

Tous les Vendredis: 75 centimes
Rédact. et Administ.: 18, rue d'Enghien

ÉDITÉ PAR
Le Petit Parisien

Douzième Année. — N° 441
15 SEPTEMBRE 1933

Ciné-Miroir



FAY WRAY, la belle vedette de
KING KONG, film réalisé par M. C.
Cooper et E. B. Schoedsack, édité
par la COMPAGNIE UNIVER-
SELLE CINÉMATOGRAPHIQUE.



ON RÉPOND



R. LAFOND, L.OURDES. — Chère lectrice, je vous conseille d'écrire tout simplement à Joséphine Baker, au Casino de Paris, rue de Clichy, Paris (9^e).

VIVE BAUGÉ ! VIVE LA FRANCE ! — Huitah ! Et de cette façon, il n'y aura pas de jaloux entre les deusses... Baugé et la France, saperlipopette ! Le Barbier de Séville n'est même pas encore commencé, aussi m'est-il bien difficile de vous dire le film que Baugé tournera après. Pour vos deux dernières questions, elles sont vraiment un peu trop particulières pour y répondre ici... et même ailleurs...

A DES LECTEURS NOUS AYANT CHARGÉS DE LEUR CORRESPONDANCE : *Souriant Dactylo* ; *A moi le monde* ; *Maryvonne* ; *Suzy* ; *Henri E. Petit-Quevilly* ; *Oui ou non* ; *Yvon Roger* ; *Maurice*, à Tunis ; *Yvette Blanc* ; *Maud Salmon* ; *Un Cagouillard* ; *Sensitive* ; *Mado* ; *Mitzi* ; *Violette d'Autueil* ; *Signorina* ; *Rodolphe Giraud* ; *A. M. Denys* ; *Rich et René*, gabiers. — Lettres transmises.

J'AI TROIS AMOURS, NOVARRO, ARCHAMBAUD, LE-DUCQ. — (Et pourquoi s'arrêter à trois, au fond ? En allant jusqu'à la douzaine, elle aurait peut-être des conditions !...) Novarro a gagné environ 10.000 francs par soirée lors de son récent passage à l'Alhambra. Vous trouverez sans doute sa chanson « J'ai dit aux étoiles... » éditée chez Francis Salabert.

LA PETITE SŒUR DE JUDA-BEN-HUR. — (Gare là-dessous ! ne mettons pas trop notre nez dans les affaires de famille !...) Novarro n'est nullement fiancé ; il habite Hollywood ; nous le reverrons sans doute ici dans *Nuit chinoise* et le *Chant du Nil*.

UNE FEMME QUI VEUT MAL TOURNER. — (Ouais ! mais moi, je tiens essentiellement à tourner bien ! Alors, que cette petite ne compte pas sur moi pour l'aider dans ses criminels projets de giration désastreuse !) Quant à André Luguët et Charles Boyer, vous pouvez leur écrire tout à votre aise par notre intermédiaire pour leur exposer vos désirs (affranchir à 0 fr. 50), nous transmettrons en baissant pudiquement les yeux.

Mlle JEANNE CHAVANEL, VAYRES-LE-GRAND. — Chère mademoiselle, je dépose à vos pieds mignons vingt-cinq tonnes d'hommages !... (Je n'en suis pas à une tonne près, vous savez !) Je vous conseille, mon enfant, d'écrire à Ernest Ferry par notre intermédiaire pour lui demander sa photo. (Affranchir à 0 fr. 50.) Nous compléterons l'adresse et transmettrons. (Sommes-nous chiches, nous, ici, hein !... pour la bonté, de véritables godiveaux, je vous dis !...)

M. FRANÇOIS H., NICE. — Voyez-vous cela, le petit dégourdi qui voudrait l'adresse personnelle de Simone Simon ! Fi ! le dévergondé !... Rien à faire, monsieur ! Écrivez à l'artiste par notre intermédiaire. (Affranchir à 0 fr. 50.) Nous transmettrons à la fois rapidement et pieusement, si ces deux adresses ne jurent pas trop l'un avec l'autre...

Une solution



— Il est mort ! on s'est trompé de revolver ! que faut-il faire ?
— Changez de revolver !

FOUH-DHA-MOUR ! — Allons ! du calme, mon ami ! du calme !... (J'ai bien envie de faire annexer à l'établissement un appareil à douches pour l'usage des lecteurs exaltés !...) Anna Stenn a certainement tourné d'autres films parlants allemands avant *les Frères Karamazov* ; mais je ne saurais trop vous dire lesquels. En tout cas, elle est depuis un an à Hollywood, où elle tourne *Nana*, mais en version anglaise ; sans doute verrons-nous ce film doublé en français. Pour l'avenir, je ne sais pas si nous la retrouverons avec Fritz Kortner. Ce dernier mesure 1 m. 76. Anna Stenn est Russe, célibataire, âgée de vingt-sept ans ; taille, 1 m. 62.

TOTOTE QUI EST FOLLE DE SON JEAN MURAT. — (Juliette !... Conduisez-moi donc discrètement cette enfant à l'infirmerie !... Après, ma foi ! la Providence fera ce qu'elle voudra !...) Nous ne possédons généralement les photos d'artistes qu'en une seule pose et en tenue de ville. Cela s'applique, bien entendu, à Jean Murat. Marie Bell répond et envoie assez régulièrement sa photo, oui. Et vous pouvez adresser vous-même un de ses livres à Jean Vignaud, je pense qu'il se ferait un plaisir de vous le retourner dédicacé. Vous pourriez aussi écrire à l'auditeur Albin Michel, 22, rue Huyghens, à Paris, en joignant 15 francs et en demandant à cet éditeur d'adresser à J. Vignaud un exemplaire d'un de ses livres, comme le *Huitième péché*, dernier paru. Vous y feriez joindre également un mot pour notre directeur le priant de vous dédicacer son livre et de vous l'expédier dans votre Ile. Je crois que c'est le mieux ! Mais vous me donnez soif, tenez !...

MON RÊVE : L'AVIATION ET UN MARI AIMANT. — (Hum !... cette enfant me paraît caresser des rêves à la fois dangereux et tarabiscotés ! Je lui passe encore le mari aimant, mais l'avion comme accessoire de félicité conjugale, c'est un peu encombrant !...) Lettre transmise à Jean Murat à la vitesse d'un raid aérien !... Il mesure 1 m. 79 et était dans le commerce avant de faire du cinéma. Il répond généralement et habite Neuilly-sur-Seine. Henry Garat a épousé une danseuse anglaise, une des Rowe Sisters.

COCO. — (Bougre ! après l'opium, la « coco », si j'ose dire !... Vous allez voir que je vais me faire coincer pour trafic de stupéfiants, avec un courrier pareil !...) Jean Weber est effectivement, sinon le plus jeune, au moins un des plus jeunes sociétaires de la Comédie-Française. Il était intéressant à voir, notamment dans *Figaro* et *l'Aiglon*. Lilian Harvey a 27 ans.

UN GRACEUX SOURIRE À JEAN CAMERA. — Merci !... du fond du cœur, merci !... (Après tout, j'aime encore mieux cela qu'un coup de fourche, n'importe comment !) Ma colombe en sucre, je ne puis guère vous renseigner ici sur ma modeste personne ; je ne suis là que pour vous renseigner ; si, par-dessus le marché, j'arrive encore à vous faire rire un peu, parfois, bénissez les dieux et dites-vous que je suis gentiment payé de mes peines ! Albert Préjean a quarante et un ans.

MALCA, BAMBINE. — (C'est ça ! Vous allez voir qu'on va encore m'accuser de m'occuper exagérément du « chapeau de la bambine », si je puis dire !...) Lettre transmise à Jean Murat, ma gracieuse ; son adresse est bien celle que vous citez.

HENRYSE. — (Pan ! c'est fait ! la voilà « Henry-see... » pardon !... à présent, cette petite !...) Lettre transmise à Jean Murat, qui habite bien Neuilly. Jean Marchat a appartenu, en effet, à la Comédie-Française, mais il n'y est plus depuis environ deux ans. En dehors du film cité, il a tourné aussi *Au Nom de la loi* avec Marcelle Chantal, Ch. Vanel et Jean Dax, le *Poignard malais*, *Echec et Mat*, le cas du Docteur Brenner, etc...

TRAFIQUANT D'OPIMUM. — (Alerte ! Baptiste ! allez toujours me quérir la maréchaussée !...) Dans *Passionnément*, rôle de Mme Lecourtois, vous avez repéré Danielle Brégis, qu'on retrouvera dans *l'Impératrice et moi*. La petite bonne de ce même film était incarnée par Davia. Vous reverrez Carole Lombard dans *Mauvais Garçon*, avec Clark Gable. Elle et Joan Crawford envoient quelquefois leur photo.

CARLOTTA, PARIS. — (Carlotta !... Carlotta !... C'est tout plein langoureux, ça !... Vous me donnez envie de danser le tango !) Un wagon de regrets, mais je ne connais pas d'artiste du nom de Christian Argentin.

Mlle SUZANNE COLAZE, PANTIN. — Les principaux interprètes de *l'Atlantide* dans les deux versions, douce mademoiselle ? Boum ! voilà ! Antinea, première version, Stacia Napierkowska ; deuxième : Brigitte Helm ; Capitaine Morhange, Jean Angelo, les deux fois ; lieutenant de Saint-Avit : 1^o Georges Melchior ; 2^o Pierre Blanchard ; Tanit Zerga : 1^o Marie-Louise Iribia ; 2^o Tela Tchah ; le bibliothécaire : 1^o Francheschi ; 2^o Sokoloff. A présent, si vous voulez que je vous recopie le catalogue complet des produits Félix Potin, ne vous gênez pas ! Dites-le !

BRUNE DACTYLO AUX YEUX BLEUS ADORANT SON ANDRÉ. — (Ah ! ces brunes dactylos aux yeux bleus !... Et cet André !... quel petit chagard !...) j'en bavoche d'envie, tenez !... Demandez à Novarro et à Enrique Rivero leur photo par notre intermédiaire. (Affranchir à 1 fr. 50.) Nous transmettrons dans un beau mouvement d'envol de manches... ou demander lesdites photos à notre administrateur en joignant 3 fr. 50 ou 12 francs, suivant format. Il paraît que Charlie Chaplin va tourner un nouveau film.

PETIT LOURE. — (Évitons toute allusion un tant soit peu cavalière ! ce jeune lecteur a l'air si timide que nous le ferions rougir comme une pivoine !) Les scènes de neige d'*Azais* ont été tournées à Saint-Moritz. Avec H. Garat, dans *Nos Maîtres les Domestiques*, vous avez vu notamment Baron fils, Diana, Madeleine Guitty, Michèle Verly et Ginette Gaubert. Oui, Florelle vous enverra très probablement sa photo et, en tout cas, il faut bien procéder comme vous le dites. Allez, zou !... au suivant !...

Mlle JOSETTE, LIMOGES. — (C'est gentil, ça !... J'ai presque envie de cavalier jusque-là pour faire une petite étude comparée sur les « Josette » limousines, mon !...) Ma mignonne, le partenaire de Marcelle Chantal dans la *Vagabonde* (rôle de Maxime) était Fernand Fabre, célibataire, âgé de 33 ans.

WHISKY, MON CHIEN. — (Dangereux ! ça !... aimer son chien autant que le whisky, ou l'inverse !...) Buster Keaton ne connaît pas notre langue. Il a donc été doublé dans la version française du *Plombier amoureux*. Novarro a touché environ 10.000 francs par soirée pour chanter à l'Alhambra. Oui, dans *Rivaux de la Piste*, c'était bien Préjean qui courait.

J'AI LES SIX NEZ DE J. C. — (Merci !... abondance de biens !... et jamais grand nez, disaient nos pères, n'a gâté joli visage. *A fortiori*, six !...) Lettre transmise à Conrad Veidt. Mais si la poste avait flanché en cette occasion, je l'aurais portée moi-même. C'est pour dire !...

ANDRÉ LUGUËT, MONTROUGE. — (Ça y est !... Ne nous gênons plus !... Usurpation d'état civil !...) Paulette Dubost est française. Elle a tourné entre autres dans les *28 jours de Clairette*.

SENSIBLE AUX JUPONS. — (Hum !... Ouais !... gare !... moi, je suis sensible surtout du bout des souliers... et ils « chont cholidés », comme dit mon fournisseur de charbon de bois !...) Vous pouvez écrire en français aux trois artistes que vous citez. Si elles ne comprennent pas, leurs secrétaires traduiront et, au besoin, leur feront un petit dessin. Brigitte Helm est allemande, habitant Berlin. Elle mesure 1 m. 68. Loretta, âgée de 22 ans. Taille 1 m. 60. Elissa Landi, taille 1 m. 66. Ces deux dernières sont américaines et habitent Hollywood où elles tournent. Ces trois artistes répondent en général et vous enverront sans doute leur photo dédicacée. Nous ne transmettrons pas plus de trois lettres à la fois. Pour ce courrier, ne pas nous écrire plus d'une lettre par mois et contenant un maximum de trois questions.

HOW I LOVE YOU, LILIAN HARVEY !... JE SUIS FOU, OUI, FOU DE VOUS !... — Du calme, mon ami, voyons, du calme !... (Et il se croit obligé de traduire ses sentiments dans toutes les langues, encore, par-dessus le marché !...) Lilian Harvey, petit tumultueux, a 28 ans. Elle est actuellement à Hollywood, où elle fait du cinéma parlant américain. Elle a tourné à Berlin le *Chemin du Paradis* et *Princesse à vos ordres* ! Lettre transmise. Elle vous enverra, sans doute, sa photo dédicacée.

NICE, ÉTERNEL PRINTEMPS, UNE BRUNE AUX YEUX BLEUS, 19-7. — Ma tendre colombe, je vous ai très certainement répondu déjà, ou alors votre lettre ne nous est pas parvenue. Duvalles — c'est son nom — a 42 ans. Victor Varkoni, est un artiste hongrois âgé de 41 ans. Le rôle de *Vénus*, tiré du célèbre roman de Jean Vignaud, était interprété par Constance Talmadge. Lettres transmises. Nous ne donnons pas ici les adresses des artistes.

UNE PETITE BLONDE QUI ADORE LE MOUSSEUX. — (Parbleu ! Avez-vous jamais remarqué combien la couleur du champagne se marie agréablement avec celle des blondes ?... Garçon ! Du coup, un Jérôme de Mumm et... douze femmes blondes !...) En dehors des artistes dont vous parlez, mignonne, vous avez vu dans *Une femme a menti* Paul Capellani, Jean Forest, Jocelyne Gaël, etc.

(Voir suite page 591).

Notre Opinion

L'école des images

Il y a des gens qui exagèrent. Je viens de lire qu'un de mes confrères demande qu'à l'école tout soit enseigné par le cinéma. Jusqu'ici, nous étions quelques-uns à penser que certains cours comme l'Histoire naturelle et la Géographie gagneraient à être agrémentés de films ; mais, nous nous arrêtons là. Notre confrère va plus loin ; il souhaite que toutes les sciences, que toutes les professions, se servent de l'écran pour conquérir les enfants et par là les masses. C'est beaucoup. Mais ce n'est pas tout. Ce cinéaste par trop enthousiaste pense que le film parlant doit devenir pour tous, désormais, le professeur idéal de langues étrangères. Vous voyez cela d'ici. Dans nos collèges, dans nos lycées, ce ne seront plus des agrégés d'allemand et d'anglais qui rendront familiers à leurs élèves les tragédies de Shakespeare et les poèmes de Goethe ; ceux-ci céderont leur place à Marlène Dietrich et à Greta Garbo pour les filles, à Jannings et à Ronald Colman pour les garçons. N'est-ce pas aller un peu fort ?

Les arguments dont se sert ce révolutionnaire de l'enseignement sont, je crois, les suivants. Il a remarqué que les leçons d'anglais et d'allemand ne profitent guère à ceux qui ne peuvent pas parfaire leurs études, en faisant après leurs classes un voyage à l'étranger. Ce sont seulement, dit-il, les gens d'un pays qui peuvent enseigner leur propre langue. Pourquoi, dès lors, conclut-il, ne pas utiliser les films parlants ? Les leçons que peuvent donner Marlène ou Greta sont, à n'en pas douter, autrement amusantes que celles d'un professeur et d'une maîtresse ; mais je doute qu'elles obtiennent les mêmes résultats pédagogiques. Je ne veux pas me faire plus saint qu'il ne faut et j'avoue que, pendant mes longues années d'internat, si l'on m'avait montré — par l'image, s'entend — les jambes de Marlène Dietrich et la bouche de Greta Garbo, j'aurais eu, dans mon travail, quelques distractions. Ce n'est certainement pas en les voyant, à Goethe ou à Shakespeare que j'aurais pensé.

Cette école des images n'est pas possible ; mieux, elle n'est pas souhaitable. Le brillant amateur qui s'en fait le champion est parti de ce principe qui, à mon avis, est faux, que l'enfant doit s'instruire en s'amusant. C'est là une erreur. Le travail, le vrai travail exige, pour être profitable, de l'attention, d'abord, et de l'assiduité. Il faut demander à l'homme, toujours, et quel que soit son âge, des efforts, et, il faut avouer que le spectacle d'un film ne fait pas beaucoup travailler un cerveau. Le cinéma est une distraction, une récréation si l'on veut, et, de mon temps, cela ne doit pas avoir changé, l'on ne s'amusait qu'après un labeur assez dur et qu'on ne cherchait pas à rendre distrayant. Je ne vois aucun inconvénient, au contraire, à ce que l'écolier aille une ou deux fois par semaine au cinéma pour se reposer ; mais j'en trouverais un et assez sérieux, si le cinéma faisait partie de tous les cours et voulait remplacer les maîtres. M. Jean Painlevé, à qui nous devons de merveilleux films scientifiques, disait, ces jours-ci à un reporter : « C'est idiot de donner des films d'enseignement au public. Il veut s'amuser, non s'instruire, ou s'instruire en s'amusant, et ce n'est pas le but d'une culture, qui est toujours une discipline et non distraction et plaisir ».

On me dira que c'est là un entretien bien sérieux pour une période de vacances. Mais, une fois n'est pas coutume. Et puis, il n'est pas nécessaire d'inculquer aux enfants, même aux grandes personnes, des idées fausses. Il y en a assez qu'on ne peut pas déraciner parce qu'elles sont plantées depuis trop longtemps pour en laisser naître et pousser de nouvelles. Ne trouvez-vous pas ?

JEAN VIGNAUD.

Sylvia Sydney chez nous



UNE petite fille toute menue, toute mignonne, qui fait penser à une écolière, tant son sourire est malicieux et espiègle sous la cloche jaune pâle dont le reflet dore doucement son visage si curieusement oriental. Jolie ? Peut-être. Mais surtout beaucoup plus que jolie et d'un charme auquel on ne résiste pas. Sylvia Sidney ne ressemble à personne : elle ne possède pas cette beauté blonde et banale à laquelle l'écran nous a habitués. Elle est personnelle, extraordinairement exotique, bien que née à New-York, et ses yeux clairs, relevés vers les tempes, l'apparentent vraiment aux filles des Samourais.

Elle parle peu, mais d'une voix au timbre chantant et très doux, car elle se ressent encore de l'opération qu'elle vient de subir à la gorge, dont il ne reste, fort heureusement, aucune cicatrice. Et elle rit, d'un rire à peine perceptible lorsqu'on lui parle de sa fugue.

— Vous voyez qu'il ne s'agissait guère d'une fugue. L'opération était indispensable. La Paramount a bien compris que mon état était trop sérieux pour me permettre de continuer mon travail avec Maurice Chevalier. C'est Ann Dvorak qui a repris mon rôle. Savez-vous que c'est la première fois que je viens à Paris et je suis enthousiasmée ! Je n'ai jamais vu une aussi belle ville. Et Versailles ! Je m'y suis rendue en automobile, et cela m'a enchantée. Je bénirais presque l'opération qui m'a permis de telles vacances...

Sylvia exagère, mais tous les Français qui l'ont aimée dans les *Carrefours de la ville* et dans *Madame Butterfly* seront heureux de savoir que le premier contact avec le Paris d'été, un peu déserté de ses habitants, a été aussi satisfaisant.

Sylvia Sidney est partie tout l'Italie. Vers le milieu d'octobre, elle doit aller à Londres, puis s'embarquer pour l'Amérique, où le travail la rappelle. Elle commencera à tourner *Réunion*, avec Herbert Marshall.

Quelqu'un lui demande ce qu'elle pense de Maurice Chevalier, le partenaire abandonné, et de Marshall, celui de demain.

Sylvia prend un air posé qui surprend et amuse dans son visage juvénile.

— Je pense que Chevalier est un comédien étonnant, dit-elle avec une moue légère. Quant à Herbert

Marshall, je le considère comme l'un des meilleurs acteurs d'Hollywood.

Puis, coulant un regard empreint de malice :

— Je dis d'Hollywood, bien que je pense du monde, car je crains que vous ne vous moquiez de moi, n'est-ce pas ?

J'assure miss Sidney que l'enthousiasme est, de nos jours, une chose trop rare pour n'être pas infiniment précieuse, et que j'admire moi-même le talent de Herbert Marshall. Puis la conversation dévie sur ses débuts au cinéma.

— Ils ne furent pas très remarquables, mes débuts, murmure Sylvia, pour laquelle l'épithète de délicieuse possède vraiment une signification. Je tournai un film policier *Thru different eyes* et personne ne fit attention à moi. Il fallut la maladie de Clara Bow, qui, aux côtés de Gary Cooper, devait interpréter les *Carrefours de la ville*, pour que je fusse désignée pour prendre sa place. Il faut vous dire que j'avais été remarquée par M. Schulberg alors que je jouais *Bad Girl* à New-York. C'est lui qui me fit venir à Hollywood pour prendre la place de Clara Bow défaillante. Depuis ce film, j'ai eu beaucoup de chance et tout le monde a été bien gentil pour moi.

La « chance » de Sylvia Sidney est une chance si méritée que le terme n'est peut-être pas très exact. Personne n'a oublié avec quelle sobriété, quelle sincérité, elle interprète les rôles qui lui sont confiés. Mais comme toute véritable artiste, elle est très modeste et toujours insatisfaite de ses créations.

Nous la reverrons prochainement, au Cinéma des Champs-Élysées dans un des films les plus pathétiques qu'elle ait encore tourné, *Jenny Gerhardt*. Son jeu est simple, poignant, exprime une sensibilité profonde, et son visage enfantin acquiesce, par instant, une gravité et une douleur émouvantes. Peu d'artistes ont atteint à une telle émotion avec tant de retenue dans les moyens d'expression.

En quittant miss Sidney, nous lui avons souhaité un séjour reposant qui lui permette, à l'automne, de reprendre son travail comme par le passé, en gardant un bon souvenir de son voyage en France !

RÉMY GARRIGUES.

Ah quelle gare!

Mise en scène de René Guissart, d'après la pièce de N. Nancey et A. Mouezy Eon. Édition Paramount.

DISTRIBUTION

Armand Lurville	Lescudier.	George Cahuzac ..	Jovignan.
Dranem	Petoche.	Carpentier	de Saint-Prune.
Jeanne Boitel	Hélène.	Paul Faivre	Torchu.

Le chef de gare de la petite localité de Mocheville n'était pas tranquille depuis quelque temps. Il avait une façon de regarder sa femme, Hélène, qui ne disait rien de bon. Il la trouvait bien changée, dans ces derniers mois, plus coquette que jamais, faisant des frais de toilette exagérés ; tout cela semblait dire au brave Jovignan qu'il était trompé. Mais il n'était pas homme à en rester sur de pareils soupçons ; il voulait en avoir le cœur net.

— Je ne veux pas qu'on chante devant moi : « Il est cocu, le chef de gare ! » disait en soupirant Jovignan. D'abord on n'est pas trompé quand on le sait, et le premier malotru qui s'aviserait de chanter ce refrain, je lui tirerais les oreilles, et comment !

L'homme d'équipe, était au mieux avec Agrippine.



Petoche avait revêtu l'uniforme de chef de gare de Jovignan.

Jovignan avait cherché quel pouvait bien être le séducteur, et il avait fini par s'arrêter sur le marquis de Saint-Prune, garçon élégant, toujours foudré à la gare et qui faisait une cour assidue à Hélène. Plus il réfléchissait sur la question, plus Jovignan était convaincu qu'il était tombé juste.

— Je saurai la vérité, tonnerre ! s'écria, un jour, Jovignan.

Et, pour la savoir, il eut recours au truc classique, tant de fois employé, mais qui portait toujours. Il inventa un faux départ. Il dit le plus naturellement à Hélène :

— J'ai une course à faire à la ville.

— Tu n'en avais pas parlé, dit sa femme.

— J'avais oublié, fit Jovignan, je dois partir le plus tôt possible ; je rentrerai à deux heures du matin.

— Tu vas bien te fatiguer, mon pauvre gros, s'exclama Hélène.

En vérité, cela lui était bien égal ; elle ne pensait qu'au marquis de Saint-Prune, car son mari avait deviné juste, et elle espérait bien profiter avec lui, pendant une bonne partie de la nuit, de cette occasion inespérée. Et son mari avait à peine tourné les talons qu'Hélène s'apprêtait à prévenir son galant, comme dans tous les vieux vaudevilles. Mais le hasard allait se mettre contre elle, c'est-à-dire du côté de Jovignan. Elle fut bien étonnée, en effet, lorsqu'elle vit l'express de 18 h. 30 stopper devant la gare de Mocheville. C'était la première fois que pareil événement arrivait. Il s'agissait d'en connaître la cause. La cause ? Elle provenait d'un type extraordinaire, hilare et malin, nommé Petoche ; un pauvre bougre qui, voyageant sans billet, n'avait rien trouvé de mieux, se sentant poursuivi par les contrôleurs, que de tirer la sonnette d'alarme, pour se tirer d'affaire. Voilà pourquoi l'express s'était arrêté à Mocheville. Grand émoi parmi les voyageurs et le conducteur du train. Pendant qu'on se demandait, d'une voiture à l'autre, ce qui s'était passé, l'inénarrable Petoche avait sauté sur le ballast et, pour échapper à ceux qui voulaient l'atteindre et lui dresser une contravention, il s'était faufilé dans la petite gare. Il se trouvait précisément dans le bureau de M. Jovignan. Il regarda autour de lui et il avisa, pendu à une patère, l'uniforme du chef de gare. Il se prit à sourire. Il était sauvé. Il endossa en vitesse l'uniforme. Il riait sous cape, car il entendait les

contrôleurs du train courir à travers les salles, accompagnés de l'inspecteur Lescudier de la Trombe.

— Où ce sacripant est-il passé ? disait une voix.

— Une anguille, une véritable anguille, monsieur l'inspecteur, il nous a glissé des mains, dit une autre voix.

— Elle est de taille cette anguille, s'écria l'inspecteur, furieux.

C'est alors que Petoche, avec sa redingote noire aux boutons d'argent et sa casquette blanche, se montra. Il avait l'air sévère, bien qu'il eût une formidable envie de rire.

— Qu'y a-t-il, messieurs, demanda-t-il ?

— Il s'agit d'un saligaud qui a voyagé sans billet. Je l'ai vu entrer dans la gare.

— Faites votre devoir, messieurs, dit Petoche, avec solennité.

Il s'amusait bien. C'est alors qu'Hélène survint. Il lui fallut beaucoup de présence d'esprit pour ne pas pousser un cri. Mais dénoncer cet inconnu, c'était faire perdre son poste à son mari, qui était en permission illégale. Elle fit contre mauvaise fortune bon cœur, et devant l'inspecteur parla à Petoche exactement comme s'il avait été son mari. Mais Petoche, grossier, fantasque, hilare, ignorant, se mit à commettre gaffes sur gaffes. N'eut-il pas la fâcheuse inspiration de souffler dans une petite trompette trouvée dans une des poches de l'uniforme. Aussitôt l'express reprit sa marche, laissant l'inspecteur Lescudier dans la gare. Comme il manifestait des regrets, Hélène lui dit avec son charmant sourire :



Petoche était un joyeux luron qui avait plus d'un tour dans son sac.

— Vous passerez la nuit ici.

Il accepta. La femme du chef de gare était si jolie ; elle lui plaisait, par surcroît. Petoche ne s'en souciait guère ; il avait faim et, précisément, il découvrit un excellent repas laissé par Torchu, le bon ami d'Agrippine, la cuisinière du château de Saint-Prune. On devine que ce festin n'avait rien coûté à Torchu. Petoche s'en empara, et les mets constituèrent le dîner d'Hélène et le sien ; il avait invité l'inspecteur Lescudier. Ce fut la bombance, et Petoche, bientôt ivre, se conduisit d'une façon scandaleuse.

ant tant de monde chez lui, il fut convaincu de l'honnêteté de sa femme. Et le joyeux Petoche, auteur inconscient de cette succession de désastres, et dont Lescudier avait acheté le silence, fila par le premier train.

Il voyageait pour la première fois de sa vie avec un billet et, qui plus est, un billet délivré par l'inspecteur du réseau. Pendant tout le trajet, on l'entendit murmurer avec ravissement :

— Ah !... quelle gare !

Ses voisins crurent qu'il rêvait.

— Dis donc, vieux, tu peux embrasser ma femme, si le cœur t'en dit.

— Voyons, mon ami, s'écria Hélène.

— Il ne te plaît pas ?

— Mais si, mais si, beaucoup.

— Alors ?

L'inspecteur n'avait pas besoin de cet encouragement ; il trouvait la femme du chef de gare à son goût, et il la plaignait d'avoir sa vie liée à celle d'un pareil butor. Il s'introduisit dans la chambre d'Hélène, pour continuer sa cour et brusquer, s'il était possible, les événements. C'est à cette minute que survint le jeune marquis de Saint-Prune, et l'on peut dire qu'il la trouvait mauvaise ; Hélène se laissant embrasser par cet inspecteur. Il ne put cacher sa surprise et son indignation ; Petoche trouvait tout charmant.

— Ah !... quelle gare ! s'écriait-il à tout bout de champ.

Heureusement que le vrai Jovignan revint pour mettre de l'ordre dans sa gare. En voyant

En présence d'Hélène, toujours souriante, les deux hommes s'étaient serrés affectueusement les mains.



Dans le studio de celui qui fait tourner les microbes et les insectes

A LLO ! Monsieur Jean Painlevé ?
— Allo ! Non, mademoiselle, Monsieur est souffrant... Une de ses interprètes l'a cruellement mordu à l'oreille...

Avais-je bien entendu ? Que s'était-il passé ? Était-ce le crime d'une femme passionnée ou bien un « truc » de publicité ?

Je résolus d'y aller voir. Dans le taxi qui m'emmenait vers la rive gauche, je me remémorais les derniers films de Jean Painlevé ; tous étaient de remarquables documentaires microcinématographiques sur la faune des Mers... mais je n'avais pas vu une seule vedette féminine dans la distribution !

Vingt minutes après ce coup de téléphone, je sonnais au domicile du jeune directeur de l'Institut de Cinématographie scientifique.

On m'introduisit aussitôt dans la chambre du blessé... Jean Painlevé était penché sur des appareils compliqués ; à première vue, il ne paraissait pas trop souffrir.

— Alors, dis-je, cette morsure ? C'était une plaisanterie ?
Instinctivement, le jeune homme porta la main à son oreille.

— Aïe ! Ne m'y faites pas trop penser ! Hélas ! ce n'est que trop vrai, vous voyez, maintenant...

Et je vis des points rouges et des cloques.
J'aurais dû me douter que les « vedettes » de Jean Painlevé étaient des insectes divers. J'avoue que je l'avais oublié à l'annonce de l'« accident ».

La « victime » me conta elle-même comment la chose était arrivée.

— Je suis allé l'autre jour pêcher quelques-unes de mes principales « vedettes » dans des mares que je connaissais bien aux environs de Paris, et, ma foi, j'étais assez satisfait de ma pêche ; j'avais une variété intéressante qui me permettait de réaliser ma prochaine série de films : les *Assassins d'eau douce*...



M. Jean Painlevé auprès d'un de ses appareils de microcinématographie.

« Je les avais ramenés dans des aquariums portatifs, et, en attendant de commencer les prises de vues, je leur avais offert l'hospitalité dans ma chambre à coucher... »

D'un geste, il me désigne un coin où, entre un monceau de livres scientifiques, de romans modernes et de boîtes en fer-blanc renfermant des centaines de mètres de pellicules, j'aperçois une série de bocaux précautionneusement recouverts d'une mousseline.

— ...En pleine nuit, je me suis réveillé sous l'effet d'une violente douleur... J'aperçus mon agresseur qui galopait sur le tapis. Naturellement, je lui ai fait réintégrer son domicile privé.

— C'était un de vos « assassins d'eau douce » ?
— Oui. Voulez-vous faire leur connaissance ?

— Volontiers, à la condition qu'ils soient muselés.

— Oh ! fit le cinéaste, sur un ton indigné.

Les « vedettes » de Jean Painlevé sont des larves-insectes qui habitent ordinairement dans les mares et les rivières. Chacune d'elles, malgré son aspect insignifiant, est très féroce, comme on peut en juger en les voyant en action, grossies plusieurs milliers de fois par le microscope.

Il y a les larves d'Hydrophile qui sont de petits boudins noirs avec deux crochets tueurs qui mangent les escargots d'eau douce ; des Corysies qui sont des punaises d'eau, imitations parfaites des punaises terrestres ; dès qu'elles sont à sec dans la main, elles enfoncent leur bec dans la peau et injectent un acide qui produit des brûlures douloureuses.

Il y a encore les Notonectes cuirassées d'argent, les larves de Libellules, de Gauphus et d'Ephémères...

— Ce sera un film à grand spectacle ? Combien de temps vous faudra-t-il pour le réaliser ?

— Je pense pouvoir en tourner plusieurs parties avant un an, mais, avec une aussi importante figuration, je dois beaucoup compter avec l'imprévu. Tout dépend de la docilité et de la longévité de mes « artistes ».

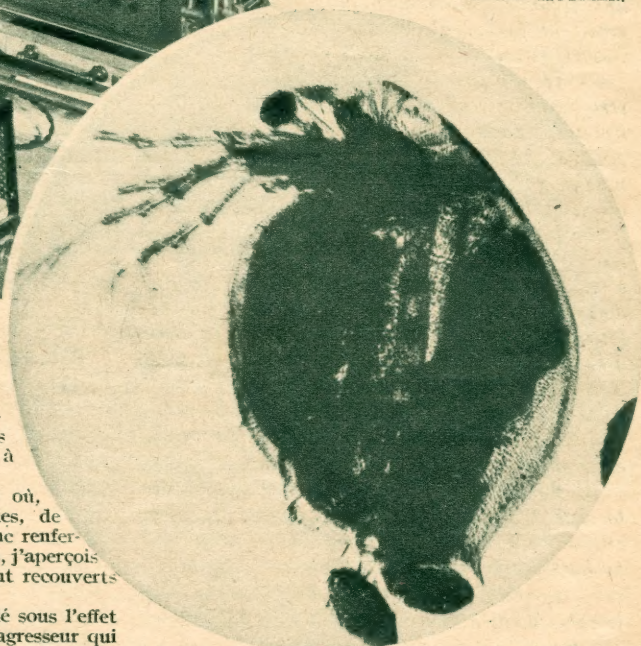
— Quel est le scénario ?

— Il n'en existe pas, c'est la vie elle-même qui en fournit tous les éléments cocasses et dramatiques.

— J'espère qu'ils ne vous assassineront pas !

— Je me tiendrai sur mes gardes, m'assure Jean Painlevé, en frottant son oreille endolorie.

PAULE HUTZLER.



La puce d'eau une des « vedettes » de M. Jean Painlevé, qui, tourne dans son film *Assassins d'eau douce*.



M. André Hugon et quelques-uns de ses interprètes sur le quai du port de St-Tropez, entre deux prises de vues de *L'Illustre Maurin des Maures*.

Gloires provençales

LA Provence est comme une petite patrie dans la grande. Elle a ses gloires régionales. Le cinéma a commencé, depuis quelques années, à mettre en pleine lumière ces excellents artistes méridionaux.

Il y eut naturellement de retentissantes carrières, comme celles de Mayol et de Raimu qui, tous les deux natis de Toulon, conquérèrent de bonne heure la gloire parisienne, celle de Doumel, artiste essentiellement marseillais, qui débuta au music-hall. Le cinéma le révéla, l'an dernier, dans *Durand contre Durand*, parfait artiste de composition. De même, Aquis-tapace, qui est Niçois pur sang, fit la conquête des grandes scènes lyriques d'Europe avant de se produire tout récemment à l'écran dans la merveilleuse journée, dans *Maurin des Maures* et dans *Prenez garde à la peinture*.

Mais Berval, qui est un grand artiste, fit presque toute sa carrière à Marseille. Il était l'idole du public marseillais, et plus généralement provençal, quand il se risqua à Paris comme chanteur d'opérette et comédien, vers 1925. Le cinéma avec *Maurin des Maures*, qui sera bientôt suivi de *L'Illustre Maurin*, a fait de lui une grande vedette.

Un excellent artiste niçois Grinda a débuté dans *Barranco*, puis est réapparu dans *Nu* comme un ver et *Maurin des Maures*. Le grand film de Raymond Bernard, les *Misérables*, nous révélera bientôt un autre artiste niçois habitué du succès, Caillou, interprète du rôle du père Mabeuf. Et l'illustre Maurin nous familiarisera avec la sympathique silhouette du fantaisiste cannois Gilson, qui imite si bien Maurice Chevalier !

On dira que l'élément féminin n'est pas très brillant dans cette galerie de portraits méridionaux. Je n'ai que deux exemples à citer, mais ils sont de qualité, je veux parler d'Alida Rouffe, et de Nita Jo, la grande artiste réaliste marseillaise de Toine, le film de Méric, dont *Fortuné*, autre gloire locale, fut la joyeuse vedette.

EDMOND EPARDAUD.

Les projets de Marlène

MARLÈNE DIETRICH, de retour d'Engadine, blonde, pâle, les lèvres sanglantes, les cils plus longs que jamais, venait de reposer le récepteur après avoir téléphoné en Amérique à son fameux directeur, Josef von Sternberg.

— Je repars pour New-York, à la fin du mois, car Sternberg me propose de tourner un film sur la Grande Catherine. Tous nos projets viennent d'être faits par téléphone et, naturellement, je n'ai pas lu le scénario, mais le rôle de Catherine de Russie est un de ceux qui m'ont toujours tentée.

A vrai dire, il semble que la figure de la Grande Catherine, avec son tempérament autoritaire et ses débordements, ait toujours tenté romanciers, dramaturges et cinéastes. Déjà au temps du film muet, nous l'avions vue dans Le Joueur d'Echecs, et Suzanne Bianchetti en avait fait une curieuse composition dans Casanova. D'autre part, Douglas Fairbanks, installé aux studios d'Elstree, n'a-t-il pas annoncé dernièrement qu'il allait tourner une Grande Catherine dont Elisabeth Bergner serait la principale protagoniste? Décidément, Catherine est très à la mode ces temps-ci!

— Je reviendrai à Paris dès que le film sera terminé afin de rejoindre mon mari qui travaille dans une compagnie française de cinéma. Je n'ai pas encore décidé si j'emmènerais ma petite Maria avec moi à Hollywood ou si je la laisserais ici avec M. Sieber. Avec toutes ces menaces d'enlèvement, on n'est jamais très tranquille là-bas. Je n'ai qu'un regret, c'est de partir au moment où Max Reinhardt doit produire Fledermaus. Catherine doit être tournée en novembre, Fledermaus doit sortir à ce moment-là et je ne pourrai donc pas jouer le rôle que Reinhardt m'avait proposé.

Marlène Dietrich devait personnifier le prince Orlovsky, un rôle d'homme qui, comme l'Aiglon, est généralement tenu par une femme.

Et comme quelqu'un remarquait que la fantaisiste Marlène portait une robe très féminine, elle eut un sourire ambigu, et ses longs cils se baissèrent sur ses yeux de gel.

— Lorsque je serai de retour à Hollywood, je reprendrai mes pantalons qui ont tant choqué en France. Là-bas, presque tout le monde porte des pantalons plus ou moins baptisés pyjamas et personne n'y fait attention. C'est l'usage ou peut-être simplement la mode... En Europe, vous êtes terriblement collet monté et traditionalistes.

Marlène Dietrich a déclaré qu'elle resterait probablement trois ou quatre mois à Hollywood.

Pendant ce temps, elle continuera de triompher chez nous dans Cantique d'amour (the Song of Songs), que l'on donne actuellement.

La présentation d'un film interprété de Marlène fait toujours sensation car il est peu d'artistes qui exercent, autant qu'elle, une aussi intense attraction. De quoi est donc faite cette emprise sur le public? On a souvent tenté de l'analyser et d'en dégager les raisons. Ne serait-elle pas due, tout simplement, au naturel et à la sincérité absolus qui sont à la base même de toutes les créations de Marlène? Rien n'est jamais artificiel ou apprêté dans son jeu, ses expressions ou ses attitudes et on ne saurait résister à une vérité aussi totale.

Cantique d'amour affirme une fois de plus à quel point Marlène Dietrich peut émouvoir et subjugué le public. Et à l'attention passionnée avec laquelle on suit le développement à l'écran de l'intrigue dont elle est la protagoniste s'ajoute encore la surprise de découvrir, au début du film, une Marlène inconnue, en un personnage de jeune fille pleine de candeur, aspect sous lequel on ne l'avait encore jamais vue.

SUNLIGHT:

Précieuses calamités

Qui songerait à reprocher à Chevalier la forme de sa lèvre inférieure... surtout lorsqu'il embrasse le bambin qui joue avec lui dans son dernier film?



DEUX mots, deux choses qui semblent parfaitement incompatibles, mais dont la conjonction, assez paradoxale au premier abord, tient parfois lieu de Providence. En disant cela, je pense à ces défauts physiques qui contribuent, au cours des âges, au triomphe de ceux qui en étaient possesseurs. Le nez célèbre de Cléopâtre, la plus ancienne de ces précieuses calamités dont l'histoire nous ait conservé le témoignage, n'est-il pas fait pour justifier un point de vue aisément vérifiable?

S'il serait de mauvais goût d'insister sur ce nez de Cléopâtre qui changea la face de l'ancien monde, l'extraordinaire faciès de Beethoven, ce génie de la musique, le masque troué de vérole de Mirabeau, l'orateur de la Révolution, le front de Nietzsche suffisent à illustrer cette théorie.

Nous retrouvons chez les acteurs qui se firent un nom dans l'histoire soit du théâtre, soit du cinéma, ces mêmes particularités qui, en les marquant profondément, les isolèrent de la masse et les distinguèrent des physiciens agréables, mais banals, de la majorité.

Si nous prenons celle qui, ces dernières années, a été une des reines de l'écran, Greta Garbo, il est difficile de la classer parmi les beautés : à la vérité, elle est mieux que cela. Mais ce n'est pas à la régularité de ses traits qu'elle doit sa place actuelle parmi les stars de première grandeur. Garbo possède une bouche trop grande pour que les poètes soient tentés de la célébrer et de lui dédier leurs rimes enflammées. Une bouche que, heureusement, les cosmétiques ne parviennent pas à déformer. Et ses sourcils de forme si spéciale, qui forment une sorte d'accent circonflexe au-dessus de ses yeux pensifs, témoignent avec éloquence de sa nature idéaliste qui ne sait ni se contenter d'une routine quotidienne non plus que de la banalité courante. Une nature ardente, passionnée, qui exige de la vie ses joies les plus pures et les plus rares. Souvenez-vous que Greta Garbo débuta petite modiste dans un magasin suédois! Au chemin parcouru, il est possible de mesurer la détermination, l'ambition et la persévérance de la belle Suédoise.

Et croyez-vous que Joe E. Brown regrette que sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, rappelle aux cari-

caturistes une caverne préhistorique? Que non pas. Il sait trop la part de son succès qui revient à la « caverne »! Car cette bouche, qui indique une nature généreuse à l'excès, révèle de la franchise et une fantaisie qui sait s'exprimer avec verve sans jamais blesser celui aux dépens duquel elle s'exerce.

Qui songerait aujourd'hui à reprocher à Maurice Chevalier la forme de sa lèvre inférieure qui rappelle si curieusement la lèvre gourmande d'un coursier piaffant? Jamais le fameux Maurice n'a tenté de corriger ce défaut immortalisé par tous les dessinateurs et qui a largement contribué à donner son accent comique et personnel à toutes ses créations.

Avez-vous remarqué le nez de Gloria Swanson? Pour moi, je me suis toujours plu à imaginer que celui de Cléopâtre devait avoir cette courbe si spéciale, marquant à la fois un certain dédain inné des contingences et une ambition immodérée. La reine d'Égypte devait posséder également ce teint pâle et chaud, et ces immenses yeux gris clair d'une eau si pure et si profonde que Jules César fut heureux de s'y noyer...

Faut-il mentionner les yeux démesurément grands de Joan Crawford et la moue si particulière de ses lèvres aux courbes sensuelles? Ce sont des signes qui ne trompent pas sur le caractère généreux, sensible, coloré, si je puis dire, de la séduisante Joan.

Et je vais terminer par un défaut que nul n'a remarqué, tant, dans le cas présent, la personnalité de l'individu a étouffé les qualités secondaires. Il s'agit des oreilles de Charlie Chaplin, petites, effilées et pointues comme celles d'un faune. Mais qui aurait songé à regarder les oreilles de Charlot lorsqu'on trouve toute la fantaisie, tout l'espoir et toute la mélancolie du monde dans ses beaux yeux expressifs?

Ne regrettons donc pas nos défauts physiques, ces précieuses calamités qui nous différencient des autres.

GENOVA.

C'est un amour qui pas

MISE EN SCÈNE DE G. DE BOLVARY. — ÉDITION VANDERHEYDEN, DISTRIBUÉE PAR LES FILMS ALBERT

DEPUIS longtemps la célèbre manufacture de disques Supraphone faisait une concurrence acharnée à la Société Lyraphone.

A la Supraphone, Pierre Frank partageait les charges de la direction avec M^{lle} Eliane, la propre fille du fondateur de la société.

Dans l'intérêt des affaires, le fondé de pouvoir Muller souhaitait le mariage de Pierre avec Eliane, mais Pierre n'éprouvait qu'un attrait modéré pour ce projet. Il n'était pas pressé de prendre femme et, d'autre part, Eliane envisageait d'épouser Storm, le directeur de la Lyraphone. Elle conjurerait ainsi, pensait-elle, la coûteuse rivalité qui existait depuis si longtemps entre les deux sociétés.

Eliane, qui était depuis quelque temps en villégiature, demandait fréquemment des subsides à la caisse de la société. Pour mieux équilibrer ces prélèvements intempestifs, Muller, le fondé de pouvoir, ne voyait qu'une solution : hâter le mariage de Pierre et d'Eliane. Il finit par décider Pierre à faire sa demande, et les deux hommes rejoignirent Eliane à l'endroit où elle se trouvait en vacances. Pierre exposa sans grande conviction son désir de se marier.

— Je serais un mari très médiocre, dit-il, pas aimable, je ne suis pas mondain, je ne danse pas, je ne fume pas.

Ces considérations ne découragèrent pas Eliane qui trouvait Pierre à son goût.

Celui-ci, cependant, ne donna pas suite à ces projets, et comme les voyages portent conseil il décida, en compagnie de Muller, de visiter toutes les succursales de province de la Société Supraphone. Il ne fut pas peu surpris de constater, dans l'une de celles-ci,

La malicieuse Wally essayait de mystifier à son tour son ancien collègue.

DISTRIBUTION

Gustave Fröhlich	Pierre Frank
Martha Eggerth	Wally.
Greta Theimer	Eliane.
Tibor d'Halmay	Koch.
Grünbaum	Muller.
Pointner	Storm.

le zèle d'un vendeur, Koch, et de la jeune vendeuse Wally qui lui était adjointe. Ceux-ci ne se contentaient pas de faire entendre aux clients les disques demandés, ils les chantaient ou les dansaient s'il y avait lieu. Leurs voix étaient de première qualité et leurs danses se distinguaient par une fantaisie peu commune. Charmé par la jeune fille, Pierre voulut gagner sa sympathie et désira bientôt être aimé pour lui-même. A cet effet, il demanda à Muller de collaborer à un stratagème dont il ne lui expliqua pas clairement le mobile.

— Vous vous présenterez, lui dit-il, comme le directeur de Supraphone, moi, je serai un nouveau commis affecté à la succursale de Koch et de Wally.

Le commis improvisé se montra naturellement très affectueux pour la jeune vendeuse, et celle-ci ne demeura pas insensible à cette amoureuse sympathie. Mais lorsque Muller vit la tournure que prenait cette comédie, il dévoila à Wally la véritable situation sociale de Pierre.

Froissée de cette mystification qu'elle crut indigne d'un sentiment sérieux, Wally disparut sans prévenir personne. Elle ne tarda pas à trouver un engagement, sous le nom de Jola Diva, dans

un music-hall, elle y chantait et elle y dansait, et les échos de son succès parvinrent aux oreilles de Pierre, qui n'avait pas cessé d'en être amoureux.

Il voulut la revoir, mais c'est en vain qu'il la supplia de renouer leurs anciennes relations ; Wally, exaltée par ses succès, ne voulait rien entendre. Pierre, cependant, ne désespérait pas de vaincre l'indifférence de Wally, il n'était pas à bout de ressources. Un soir que Wally devait paraître dans une grande première, il loua à l'avance à la caisse du théâtre toutes les places du théâtre. Lorsque la représentation commença, il n'y avait dans la salle que deux spectateurs, Pierre et Muller. Ignorante de cette circonstance, Wally entra en scène et, à la vue de la salle vide, se troubla et perdit connais-

sance. Usurant la qualité de docteur, Pierre demanda qu'on le laissât seul dans la loge avec la vedette éplorée. D'un baiser ardent, il tarit les larmes de la désespérée et la décida enfin à renoncer aux aléas de la carrière lyrique pour se consacrer à l'art d'être épouse.

Quelques temps après, Eliane devait se consoler de son inclination contrariée en épousant Storm, le directeur de la Lyraphone.

Pierre (Gustave Fröhlich) était un jeune homme joyeux et décidé.





Paul vivait avec son ami Clodion, graphologue distingué, dans la villa d'un financier en voyage à l'étranger.

Un homme de cœur

MISE EN SCÈNE DE G. DE BOLVARY, ÉDITION VANDERHEYDEN, DISTRIBUÉE PAR LES FILMS ALBERT LAUZIN

PAUL RITTER était employé à l'Union Bank, où il touchait des appointements modestes. Il avait pour ami Clodion, un graphologue distingué, mais désargenté. Les deux jeunes gens campaient momentanément dans la villa princière, mais vide, d'un financier en déplacement à l'étranger. Ils avaient dressé, dans le salon, un mobilier de fortune, constitué par un simple lit de fer, un vague divan et quelques caisses qui servaient de table ou de sièges.

A la banque où il travaillait, Paul était affecté au service étranger, et le hasard voulut qu'il rencontra un jour la propre fille du directeur de la banque qui revenait d'Angleterre.

Les deux jeunes gens firent connaissance et se dirigèrent ensemble vers la villa du directeur M. Monti, car Paul allait y porter des papiers à signer.

Amusée par cette coïncidence et devenue moins farouche, Hélène interrogea Paul, qui se flatta d'être un ami et collègue de M. Monti. Mue par un sentiment romanesque, Hélène, à son tour, prétendit venir chez le directeur en solliciteuse.

— Je me nomme M^{lle} Monca. Puisque M. Monti est votre ami ne pourriez-vous pas intervenir en ma faveur.

Paul promit, et Hélène de son côté, vint rendre visite à Paul Ritter. Devant la pauvreté de son mobilier, Paul fut contraint d'avouer sa condition sociale. Il le fit d'ailleurs avec bonne humeur, exalta le travail et railla, de façon acerbe, les jeunes filles, comme celle de son directeur, qui menaient une vie oisive et sans but.

Hélène avait été sensible aux paroles du jeune homme. Rentrée chez elle, elle décida de se mettre au travail et exposa ses projets à son père.

— Je prendrai, lui dit-elle, un nom d'emprunt, M^{lle} Monca, et j'entrerai à la banque comme simple employée.

M. Monti accepta. Sa connaissance des langues étrangères fit désigner Hélène pour le service étranger. Paul l'accueillit avec la plus vive surprise et la plus délicate émotion.

La jeune fille sympathisa vite avec toutes ses collègues et, le samedi suivant, elle acceptait d'aller à la campagne avec Paul, son ami Clodion et une autre employée, Isabelle.

Sur une route déserte, le groupe joyeux rencontra précisément M. Monti, qui était immobilisé par une panne d'auto.

DISTRIBUTION

Gustave Fröhlich	Paul Ritter.
Maria Solveg	Hélène.
Paul Kemp	Clodion.
Gustave Waldan	Monti.

Complice de la comédie de sa fille, M. Monti se joignit aux jeunes gens jusqu'à la prochaine auberge. Il fit même danser Hélène. La semaine suivante, à son bureau, Paul avait été chargé de mettre au net et d'expédier un contrat très important qui liait la banque à un consortium américain, dirigé par Van Diemen. Clodion, mis au

courant de cette affaire, démontra à son ami, par des preuves graphologiques, que Van Diemen était un escroc, et il décida Paul à différer l'envoi du contrat. Le même soir, le service étranger était en émoi. Tous les employés, sauf Hélène, venaient de recevoir une invitation à un bal offert par M. Monti. Ce fut le signal d'une répétition de danses. Le chef, M. Delmar, surgit à l'improviste. Il saisit l'occasion d'exercer sa vengeance contre Hélène, qui avait toujours été rebelle à ses amabilités. Il la renvoya pour s'être livrée à la danse pendant les heures de travail. Elle quitta brusquement le bureau. Lorsque Paul constata son absence, il courut à sa recherche. A la pension où elle logeait, la gouvernante ne l'avait pas vue paraître.

— Cela ne m'étonne qu'à moitié, ajouta-t-elle. Cette petite menait une vie étrange, et je l'ai entendue souvent téléphoner à un homme en termes très tendres.

Cependant, à la soirée offerte par M. Monti, celui-ci présentait sa fille à ses invités. Soudain, il fut appelé au téléphone, et il apprit avec stupeur que Van Diemen venait d'être arrêté : c'était un escroc qui avait falsifié le bilan de toutes ses entreprises.

Paul s'était abstenu d'aller à la soirée parce que Hélène n'avait pas été invitée. Il entendit à son appareil de radio les détails sur l'escroquerie de Van Diemen. Il se rendit aussitôt au bal et informa M. Monti que le contrat n'était pas parti. Chaudement félicité, il allait se retirer quand il eut la surprise de rencontrer Hélène. Il rapprocha la présence de la jeune fille chez M. Monti des insinuations de la gouvernante de la pension et, après avoir adressé à la jeune fille quelques paroles jalouses, il lui tourna le dos et disparut. Hélène demanda à son père d'intervenir pour dissiper le malentendu. M. Monti pria tous ses invités de le suivre jusqu'à la villa de Paul. Tout s'arrangea le mieux du monde, et le directeur tendit à son employé une main bienveillante en lui laissant entendre qu'il approuvait son inclination pour sa fille.

Du Studio à la Ville

Marcel Pagnol réalise « Le Gendre de M. Poirier »

MARCEL PAGNOL vient d'achever la réalisation des intérieurs du *Gendre de M. Poirier*, et tourne actuellement les extérieurs de son film dans sa propriété de la Sarthe.

Au cours de la première quinzaine d'août, Léon Bernard, Debucourt, Maurice Escande, Charpin et Annie Ducaux, qui en interprètent les rôles principaux, ont joué, devant la caméra et le micro, les scènes d'intérieurs du *Gendre de M. Poirier*, aux studios de Billancourt, en de très beaux décors conçus et exécutés par Bijon.

Et maintenant, profitant des beaux jours, toute la troupe tourne, dans le cadre champêtre et verdoyant de la Sarthe, les scènes de plein air, auxquelles l'adaptation du film a réservé une place importante.

Léon Bernard, le célèbre sociétaire de la Comédie-Française, dont ce sont les débuts au cinéma parlant, réussit une admirable composition du rôle de M. Poirier, tandis que Debucourt, Escande, Charpin et Annie Ducaux prêtent aux personnages de Gaston, d'Hector de Montmeyrand, de Verdelet et d'Antoinette l'appoint de leur talent.

Le *Gendre de M. Poirier* constituera une magistrale évocation de l'époque de Louis-Philippe.

Pola Negri tourne en France

LA SOCIÉTÉ Via-Film a entrepris, aux studios de la rue Francoeur, la réalisation de *Fanatisme*, avec Pola Negri comme vedette principale.

Fanatisme est l'histoire de la Savelli, dont la pièce fut créée au théâtre par Réjane, qui y obtint un succès éclatant.

D'accord entre les réalisateurs et les producteurs, le titre de la Savelli a été remplacé par celui de *Fanatisme*.

Ce film, dont la mise en scène a été confiée à Gaston Ravel et Tony Lekain, sera une fidèle reconstitution de l'époque brillante du milieu du XIX^e siècle.

L'action débute, en effet, en 1858 et montre l'aventure de cette Savelli, épouse du prince Carpegna, jeune Italienne, qui fit successivement la conquête du compositeur français Marcel Bernard et de Napoléon III lui-même, qui ne résista pas à la beauté de l'actrice. A son instigation, il entreprit la campagne d'Italie et, par la paix de Villafranca, consacra l'unité italienne.

Sujet excessivement dramatique, on le voit, qui permettra l'évocation des fastes de Fontainebleau avec l'impératrice Eugénie et son galant entourage.

Fanatisme est tourné en deux versions : française et anglaise, et est interprété, en outre de Pola Negri, par Yonnel, Pierre-Richard Wilm et Andrée Lafayette.

« La Cure sentimentale »

AU moment où l'on se plaint de l'indigence des scénarios et du manque de fantaisie dans les films français, il était permis de s'étonner que nos producteurs ne songeassent point à la fantaisie dont s'entaille l'œuvre des humoristes Max et Alex Fischer.

L'imagination si fertile de ces deux pince-sans-rire n'a pas manqué de séduire Max Dianville, qui, en collaboration avec Pierre Weill, vient de réaliser *la Cure sentimentale*.

Ce film, plein de drôlerie, prestement enlevé par M^{me} Nadine Picard et la toute gracieuse Christiane Delyne, qui ont pour partenaire Marcel Vibert et Marc Dantzer, sortira en octobre.

Une partition pleine d'entrain a été écrite par le compositeur Lionel Cazaux.

Erreur

ALICE TISSOT incarne, avec autorité et une ironie bien savoureuse, le rôle de la directrice dans *la Maternelle*.

Le jour même où l'on tournait la scène de la visite

Depuis qu'elle a tourné dans un film avec un bicycle, Joan Parker a adopté ce moyen de locomotion anachronique pour se rendre au studio.

de l'école par l'inspectrice, une véritable inspectrice visitait le studio.

Alice Tissot, l'excellente camarade que tout le monde connaît et aime sur le plateau, avisa une dame un tantinet trop « colorée » et, s'approchant de celle qu'elle croyait être sa partenaire, lui dit en toute simplicité :

— Vous avez tort de mettre du rouge pour ce film ; personne de nous ne se maquille.

La dame eut un regard interloqué, puis éclata de rire.

Alice Tissot s'était simplement trompée d'inspectrice : elle avait pris la vraie pour la fausse...

Un désastre réparé

LES studios de Billancourt, où on avait commencé la réalisation de *la Bataille*, d'après l'œuvre célèbre de Claude Farrère, ont été détruits par un incendie.

Le lendemain, à 6 heures du matin, Pierre O'Connell, le directeur de la production, a pu dresser le bilan de ce désastre : le grand décor complètement anéanti, les meubles brûlés, tous les costumes de Charles Boyer, Annabella, Betty Stockfeld, Merle Oberon et John Loder complètement détruits, ainsi que les perruques, les armes, les maquillages, etc. A 9 heures du matin, les uniformes anglais ont été de nouveau commandés chez le tailleur militaire de Londres, qui a gardé les mesures de Loder. Ce dernier partait en avion pour Londres pour le premier essayage qui avait lieu à 3 heures ! Pendant ce temps, les toilettes de femmes étaient commandées de nouveau chez Chanel et Schiaparelli. D'autre part, l'administrateur-délégué de « Lianofilm » signait un contrat de location avec les studios Paramount, où on commençait la reconstruction des décors dans le même après-midi. Tous les autres accessoires, perruques et armes, avaient été commandés à nouveau, leurs photos, les modèles et croquis ayant pu être préservés du feu et, quelques jours après, les prises de vue de *la Bataille* pouvaient recommencer.

Buster Keaton, lorsqu'il se rend au studio, n'emmène jamais personne avec lui dans son auto, car la place est occupée par son chien favori.



CONFLITS

Mise en scène de Jack Conway

Edition

Metro Goldwyn Mayer

DISTRIBUTION

Robert Montgomery .. Lieutenant Thomas Knowlton.
Walter Huston Commandant T. J. Toler.
Madge Evans. Joan.
Jimmy Durante. Le cuisinier.

C'est pendant la Grande Guerre, qui n'a pas été seulement une guerre de tranchées, mais également maritime et aérienne ; Thomas Knowlton, lieutenant à bord du sous-marin *A. L. 14*, au large des côtes d'Italie, a soutenu des combats sensationnels. On attend un nouveau commandant pour le sous-marin, et celui qui fut envoyé à bord était un remarquable marin, nommé Toler. Il suffisait de le regarder pour voir quelle volonté farouche animait cet homme. Il en était inhumain. C'était une véritable machine à combattre. Mais, quand la bataille avait cessé, il redevenait un homme ; il comprenait que ses officiers, qui étaient jeunes, devaient s'amuser. On était si près de la mort. Ce jour-là, le sous-marin *A. L. 14* faisait relâche dans un port italien, et les deux amis inséparables, Thomas Knowlton et Brick Walters, se demandaient comment ils emploieraient leur temps, quand un matelot vint leur dire que le commandant les réclamait.

— Encore un savon, dit Thomas.

— Ou une corvée, murmura Brick.

Mais ils se rendirent auprès du chef.

— J'ai reçu une invitation pour le bal de l'Amirauté, annonça le commandant, mais ce n'est pas de mon âge de danser. Et puis, j'ai du travail.

— Nous resterons avec vous, commandant, dirent les deux hommes presque en même temps.

— Non, il faut vous distraire. Je vous demande de me représenter, ce soir, à ce bal.

Les deux officiers s'inclinèrent ; cette demande était un ordre. Ils n'avaient plus qu'à se mettre en tenue. Ce qu'ils firent, et, le soir, les deux jeunes lieutenants faisaient leur entrée au bal de l'Amirauté, lequel était fort brillant. Il y avait longtemps que les invités n'avaient assisté à pareille fête et les jeunes gens s'amuserent, surtout Thomas, qui, précisément, avait un pied-à-terre dans la ville ; il était attiré par la jeune fille avec laquelle il dansa et qui s'appelait Joan. Elle était charmante. Les deux jeunes gens se plaisaient, étaient heureux d'être



ensemble. A la fin du bal, Thomas parla de regagner son bord.

— Vous n'allez pas me quitter, supplia Joan.

— Mais, je resterai bien, dit Thomas, si vous voulez, sans façon, venir chez moi.

— Oh ! ce serait amusant, dit la jeune fille.

Mais Thomas n'osait quitter son ami Brick ; celui-ci s'en rendit compte et lui dit amicalement :

— Puisque nous devons rentrer à bord ensemble, je viendrai te chercher cette nuit

— Merci, partons, dit Knowlton. Et, regardant à peine les rues animées, il s'enfuit en serrant amoureusement le bras de Joan.

C'était la guerre, le temps des brèves amours. Sitôt qu'ils se trouvèrent dans le petit pied-à-terre du lieutenant, Joan et Thomas tombèrent dans les bras l'un de l'autre, les lèvres jointes... Et l'amour fut vainqueur, une fois de plus. Triste victoire, car elle laisse après elle plus de larmes que de sourires. Les jeunes gens étaient plongés dans une véritable ivresse, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Brick, qui, fidèle à sa promesse, venait chercher Thomas.

— Déjà ! s'écria-t-il douloureusement.

— Mon amour ! dit Joan, dans une longue plainte.

— Il faut que je rejoigne le sous-marin.

— Lequel ? demanda vivement Joan.

— L'*A. L. 14*, répondit Thomas.

— C'est le bateau de mon père ! s'écria Joan.

— Comment ?

— Je suis la fille du commandant Toler, dit simplement Joan. Disons-nous adieu !

Mais le mot était dit sans courage.

Maintenant les deux jeunes lieutenants étaient à bord et le sous-marin reprit la mer. On allait combattre. Un mouilleur de mines autrichien était en vue. Le torpilleur prit le mouilleur de mines d'un côté et Toler envoya des hommes sur un yonou, dont Brick avait

Dans le petit pied-à-terre du lieutenant, Joan et Thomas étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.



En compagnie du jeune officier, Joan, insouciante et riieuse, s'amuseait comme une enfant.

pris le commandement. Le petit bateau de Brick était à mi-chemin du mouilleur de mines quand Toler aperçut cinq avions autrichiens. Knowlton et le reste de l'équipage essayèrent de disperser les avions jusqu'au retour de Brick ; mais c'était trop tard, Toler donna l'ordre de plonger.

— Il faut d'abord sauver Brick, dit Thomas.

— Obéissez !

— Non, répliqua Thomas.

Il fallut mettre le lieutenant knock-out pour le descendre dans le sous-marin.

De retour au port sans Brick, Thomas n'eut plus qu'une pensée : revoir Joan. Mais il apprit avec

stupéfaction qu'elle était mariée à un aviateur anglais infirme. — Je t'aime, lui dit Joan, et je demanderai la séparation ; nous serons heureux, un jour.

Mais le commandant Toler ne voyait pas les choses de cette façon ; il ordonna au jeune lieutenant de s'éloigner de sa fille, qu'il ne fallait pas détourner de ses devoirs. Le sous-marin A-L 14 dut reprendre la mer cette nuit-là et Thomas eut une grande joie : par le périscope, il aperçut soudain le petit bateau de Brick ; ainsi son meilleur ami, son autre soi-même, n'était pas mort. Il fallait le sauver. Mais, au même moment, quatre destroyers se dirigèrent vers le sous-marin. C'était aller à la mort que de vouloir émerger. Knowlton était furieux et désespéré. Il voulait sauver son ami avant tout, et, sans tenir compte des ordres qu'il avait reçus, il fit lancer une torpille sur un des destroyers, qui ripostèrent. L'acte du lieutenant était d'une folle témérité. On se battait contre un ennemi supérieur et Toler ordonna de plonger. Hélas ! sans le sang-froid du commandant, le sous-marin aurait été envoyé par le fond, par suite d'un accident dans la chambre des batteries ; le bateau put, néanmoins, rentrer au port avec huit hommes d'équipage tués, par suite de l'imprudence de Thomas. Celui-ci fut arrêté.

En apprenant ce qui s'était passé, Joan supplia son père d'épargner Knowlton et, à celui-ci, elle déclara qu'elle s'enfuirait avec lui quand il quitterait l'armée. Mais Toler était inflexible.

— Je fais appel à votre sentiment de l'honneur si vous en avez encore, dit-il ; j'espère que l'idée du devoir sera plus forte chez vous qu'un amour qui détruit tout sur son passage.

Alors Knowlton joua une comédie affreuse : il simula l'ivresse devant Joan et l'insulta, tuant ainsi leur amour. Puis il s'en alla mourir bravement, dans une action d'une incomparable bravoure, comme un gentilhomme, comme un vrai marin.

Il faut d'abord sauver Brick, avait dit Thomas Knowlton.



MASQUES DE CIRE

Adaptation par Julien Leclère du film Warner Bros-First National, réalisé par Michaël Curtiz.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS (1)

Une jeune reporter, Florence Morris, a entrepris d'élucider le suicide étrange d'une jeune danseuse, Joan Gale. Elle se laisse enfermer à la morgue et assiste, terrifiée, à l'enlèvement du corps de la danseuse par un être monstrueux. La police est sur les dents. Florence, de son côté, poursuit son enquête. Un jour, en compagnie de son amie Charlotte et du fiancé de celle-ci, elle vient visiter le célèbre musée de figures de cire du sculpteur Igor. Elle ne tarde pas à être frappée par les étranges manies de ce sculpteur et découvre que certains des personnages du musée ont été moulés sur de véritables corps humains. Epouvantée, elle décide de percer ce mystère, tandis que, de son côté, Igor tient absolument à composer un buste de Marie-Antoinette en faisant poser Charlotte, l'amie de Florence Morris. La jeune reporter, dont les soupçons se précisent, adjure son amie de ne pas se rendre chez le sculpteur, et elle entreprend une nuit en compagnie de policiers une expédition dans les sous-sols du bizarre musée d'Igor.

CHAPITRE X

FLO contemple un instant les cercueils avec un sentiment de forte horreur, puis le sentiment professionnel reprit le dessus et son visage s'éclaira d'une joie intense.

— Vous allez constater par vous-même que je n'ai pas rêvé, sergent, dit-elle en se retournant. Les trois sales boîtes sont là !

Il y eut un petit silence en bas, puis, gentiment, le sergent fit le simulacre d'applaudir.

— Et, maintenant, murmura-t-il en mettant ses mains en porte-voix pour que Flo puisse entendre, voyez-vous le moyen de nous faire tous passer de l'autre côté ?

— Il faudrait une corde, déclara Flo sur le même ton, car, de la fenêtre où je suis, il y a encore six bons mètres avant de toucher le sol ! Malheureusement, il n'y avait pas l'ombre de corde en vue.

— Réunissons tous vos ceinturons, messieurs, proposa Wintron qui avait l'air très excité.

Le conseil était bon et les six ceinturons réunis formèrent un lien de premier ordre. Le plus jeune des agents grimpa donc à son tour sur les épaules du géant Freddy, s'assit près de Flo ; puis, se laissant glisser le long des ceinturons dont Freddy tenait l'extrémité, de l'autre côté du mur, il tomba dans la cave. Flo l'y suivit, puis les quatre autres policiers et Wintron. Freddy restait seul dans la première cave, tout prêt à donner l'alerte.

— En fin, haleta Flo, le vampire va bientôt toucher des épaules. Ce n'est pas la chaise électrique qu'il mérite pour tous ses assassinats et tous ses rapt, mais les tortures les plus raffinées...

Les hommes hochèrent la tête. Tous semblaient très impressionnés. Le « roi des serrures », qui paraissait le plus malin, fut le premier à se remettre.

— N'oublions pas qu'une prime de vingt mille dollars a été promise à qui mettrait la main sur le voleur de cadavres ; ce ne sera pas mauvais à nous partager ! Ouvrons la première boîte, j'ai apporté ce qu'il faut !

Il tira de sa poche un énorme ciseau à froid et, comme il fallait éviter tout bruit, après avoir enveloppé le marteau, qu'il exhibait aussi, avec des chiffons, il

en donna un seul coup sur le coin bien aiguisé et demanda à ses compagnons de l'aider à faire le reste. Tous s'y attelèrent et, après quelques pesées vigoureuses, le couvercle se souleva. Ils s'arrêtèrent un instant, se consultant du regard avec une sorte d'angoisse ; malgré la légitimité de leur acte, ils avaient le sentiment d'être des profanateurs ! Mais Flo était trop excitée par sa découverte et par l'action pour faire du sentiment.

— Allez-y ! Allez-y ! souffla-t-elle...

Un dernier effort rejeta le couvercle ; un grand linge blanc parut, sous lequel on apercevait des bosses, formées par des objets durs.

— Ça n'a pas la forme d'un corps entier ! observa un des hommes. Le salaud est capable de les avoir coupés par morceaux !

— Ce n'est pas vraisemblable, dit Wintron d'une voix blanche, d'abord, parce qu'il y aurait du sang. Ensuite, pour d'autres raisons que je soupçonne...

Le geste impatient que fit Flo coupa sa phrase. Elle avait repoussé les agents qui hésitaient de nouveau et tirait le drap à elle. Alors, ils oublièrent tous en un instant le danger qu'ils couraient en violant la demeure du ténébreux Ivan Igor, pour éclater de rire... En effet, sous le drap blanc, trois triples ran-

gées de bouteilles s'alignaient. Ils avaient chassé le vampire et tombaient sur le bootlegger !

— Mais, pourquoi cacher ces bouteilles dans des cercueils ? Pourquoi se moquer ainsi du pauvre monde ! gémissait d'une voix d'enfant, Flo, toute prête à pleurer, tant sa déception était vive.

— En réalité, dit le « roi des serrures » consolant, ces bouteilles ne sont pas dans des cercueils, miss Flo, mais dans des caisses qui doivent aussi servir à Igor pour transporter ses statues ! Mais, pourquoi vous désoler ? Certes, notre expédition n'est pas aussi sensationnelle que nous l'espérions, mais nous avons fait, tout de même, une bonne prise et, demain matin, l'illustre Ivan Igor sera tout de même sous les verrous !

Flo tapa du pied avec impatience. Elle ne voulait pas être consolée. Elle savait, elle était sûre qu'Ivan Igor était bien pire qu'un bootlegger, et voilà que la providence des criminels lui jouait ce tour. Evidemment, les paroles de Sparrow pouvaient très bien se rapporter aux bouteilles, mais elle était sûre, elle, que ce n'était pas à cela qu'il avait fait allusion ! Cependant, il était inutile de se mettre en colère.

— Bien, fit-elle, j'ai perdu la partie ; venez,

Wintron. Laissons ces messieurs attendre le jour pour arrêter Ivan Igor. Ensuite, nous ferons tout simplement, dans le musée, la perquisition que nous escomptions pour cette nuit. Personne ne nous en empêchera. Adieu, messieurs, et merci pour votre aide. Et ne goûtez pas trop au whisky du sculpteur !

Ils rirent, mais se saisirent tout de même de quelques bouteilles et l'escalade recommença pour réintégrer la première cave.

— Je suis trop énervée et ne pourrais dormir, dit Flo à Wintron quand ils furent de nouveau dans la rue, allons chercher votre auto et faisons un tour jusqu'au matin, voulez-vous ? Nous pourrions gagner East Egg, et aller, au lever du soleil, manger des œufs dans n'importe quelle auberge. Quand je pense que ces idiots vont arrêter Igor pour quelques litres d'alcool, quand il a tout un lot de malheureux assassinés par lui, momifiés dans son musée, j'enrage ! Mais, je comprends maintenant ce qui lui a fourni l'argent né-



Demain matin, l'illustre Ivan Igor sera tout de même sous les verrous.

(1) Voir Ciné-Miroir, des numéros 432 à 440.

cessaire pour construire ce palais : c'était toujours Doortender. Doortender avait brûlé sans scrupules autrefois Igor et ses œuvres, mais Igor le tenait par là ! Les quelque cent mille francs que Doortender avait touchés de l'assurance après l'incendie de Londres, et cela, juste au moment où il était aux abois, l'accusaient. Doortender, ayant de nouveau de l'argent, a donc dû aider Igor pour ne pas être dénoncé par lui ! Mais comme les nouvelles années de travail sans rapport du sculpteur et le palais qu'il a voulu construire coûtaient fort cher, Doortender a fait de la contrebande d'alcool. Doortender est un incendiaire, doublé d'un contrebandier ; Igor, un assassin et un vampire ! C'est un beau couple !

Wintron sentait combien Flo était nerveuse. Lui-même venait d'éprouver une forte déception. Ni l'un ni l'autre ne se sentaient le courage de retourner, cette nuit, à l'appartement et de tenter la difficile expédition dans le musée. Wintron passa son bras sous celui de Flo et l'entraîna vers son garage. La grande voiture était là, les attendant, toujours fraîche et prête à faire de son mieux. Flo demanda à Wintron de la laisser conduire. Après une heure de route, Flo proposa à Wintron de reprendre le volant.

— En rentrant à East Egg, dit-elle, nous resterons dans la voiture jusqu'à ce qu'une auberge s'ouvre. J'ai déjà une faim de loup. Allons, changeons de place.

Ils s'arrêtaient pour effectuer ce petit changement, quand, brusquement, les phares s'éteignirent. Wintron lâcha un gros mot.

— Les accus sont déchargés, sans compter le reste. Quelqu'un a certainement touché à la voiture ! Qu'allons-nous faire ?

— Eh bien ! dit Flo philosophe, nous attendrons ici le lever du soleil, et puis nous aviserons ; s'il y a panne, quelqu'un passera bien pour nous aider. En tous les cas, nous ne pouvons marcher ainsi sans risquer de nous casser la figure ; alors, il n'y a qu'à nous résigner !

Comme la lune reparaisait, ils s'aperçurent que la voiture était arrêtée le long d'un mur.

— C'est complet, s'exclama Wintron en frissonnant, nous nous sommes collés à un cimetière !

Flo qui n'était pas impressionnable, le plaisanta :

— Soyez tranquille, dit-elle, les morts sont souvent moins dangereux que les vivants !

— Ne plaisantez pas, dit Wintron en l'arrêtant du geste, je m'y connais fort bien, car j'ai toujours eu horreur de ces endroits là. Eh bien ! On ne peut s'y tromper, rien ne ressemble à un mur de cimetière ! Pas même celui d'une prison !

Ils se turent. Malgré la qualité de la carrosserie, le vent froid se glissait par toutes les fentes. Ils se serrèrent l'un contre l'autre. La lune venait de nouveau de disparaître et Flo devait reconnaître que l'endroit n'était pas gai. De plus, Wintron, encore troublé par la mort de Joan, avait toutes raisons de trouver le voisinage d'un cimetière plus sinistre que n'importe qui, et Flo eut pitié de lui ! Elle lui prit la main, avec un geste presque maternel, étrange chez cette grande fille garçonnienne, et ils s'assoupirent, leurs têtes appuyées l'une contre l'autre.

Ils ne durent pas dormir très longtemps ainsi, car il était loin de faire jour encore quand Flo se réveilla. Cependant, la nuit était moins opaque. Les yeux de la jeune fille aussi étaient faits à l'obscurité, ce fut ce qui lui permit de reconnaître par quoi elle avait été éveillée : un homme, en effet, ou plutôt, un être humain, car on ne pouvait distinguer autre chose qu'une forme noire, venait sur la route. Flo ne bougea pas, car, après tout, le passage d'un voyageur dans une contrée qui n'avait rien de sauvage n'était pas extraordinaire, et il fallait les sens subtils qu'elle avait pour que la marche d'un passant, qui ne faisait guère plus de bruit qu'un fantôme l'eût réveillée. Elle ne remua même pas l'épaule sur laquelle, maintenant, Wintron dormait comme un enfant. Mais, la forme noire, faisant un crochet à peu près à une vingtaine de mètres avant d'arriver à la voiture, se dirigea vers le mur et sembla y entrer. Cette fois, Flo, sentit un besoin violent de s'agiter. Quel visiteur pouvait bien, à une heure pareille, venir troubler le repos d'un cimetière de cam-

Les Stars en vacances



Depuis le début de septembre Lily Damita, qui triomphe actuellement sur les écrans dans Belle nuit, est arrivée sur la côte basque. Elle se repose, elle prend des bains et n'a pas perdu, comme vous pouvez en juger, son habituel sourire.

pagne ? L'insatiable curiosité de la jeune femme était de nouveau en éveil et son intuition de reporter lui disait qu'elle se trouvait là devant un fait qui n'était pas à négliger. Elle ne tenait pas à éveiller Wintron qui (il ne l'avait que trop déclaré), n'aimait pas la fréquentation des cimetières. Très adroitement, donc, elle se dégagea et, après avoir calé son compagnon, qui paraissait doué d'un de ces sommeils que l'on n'attribue, bien à tort, qu'à une bonne conscience, elle se glissa hors de la voiture et, longeant le mur, avança sans faire plus de bruit qu'une souris vers l'endroit où l'individu aperçu avait paru se fondre dans le mur. Il ne fallut pas longtemps à Flo pour s'apercevoir qu'il n'était plus où elle le pensait, et que cela n'avait rien d'étonnant. Il y avait, en effet, là une grille à travers laquelle on apercevait les taches livides des tombes qui ressortaient dans la nuit, de plus en plus pâle. Le long de la grille une chaîne pendait, ce qui prouvait, évidemment, que l'on avait ouvert avec une clef que l'on portait sur soi et laissé entrebâillé derrière soi pour ressortir plus facilement. Toute cette mise en scène était louche, très louche et faisait battre le cœur de Flo. Avec une prudence extrême, elle avança la tête. Alors, de nouveau, parmi les tombes, elle vit la forme noire.

A cette minute, quelque chose la frappa. Cet espèce de grand manteau noir à double pélerine, elle l'avait déjà vu quelque part. Mais où ? Sans hésiter, malgré le froid, elle enleva ses chaussures et sur la terre dure du cimetière avança avec ses petits bas de soie.

Comme elle était vêtue de noir et qu'elle avait la prudence de longer l'ombre plus obscure du mur, il n'y avait aucune chance qu'elle éveillât l'attention du singulier étranger. Il paraissait, d'ailleurs, absolument tranquille et sans méfiance. Elle ne voyait que son dos, car il marchait de biais dans l'allée parallèle au mur et la tête tournée vers les tombes. Quand il arriva à la première allée transversale, il s'arrêta et tira une lampe de poche. Une fosse était là fraîchement préparée. Il sembla la regarder avec plaisir, puis tira un papier de sa poche et prit une note. Ensuite, il revint sur ses pas et compta, le doigt étendu, le nombre de tombes qui séparaient la fosse de la porte. Là, il hésita un moment, eut un petit rire sec et s'enfonça dans le cimetière.

Mais, pendant cette détente, il avait fait un mouvement qui amena le rayon électrique de sa lampe juste sur son visage et Flo se mordit le poing pour ne pas se mettre à claquer des dents ! Elle venait, en effet, de reconnaître le visage hideux et rongé, les yeux épouvantables du monstre qui, à la morgue, avait dérobé le corps de Joan Gale.

Cette fois, il n'y avait plus à faire de sentiment. Pendant que le misérable disparaissait dans une avenue de cyprès, Flo sortit rapidement de l'enclos funèbre et alla réveiller Wintron.

— Chut, fit-elle, pas un geste imprudent, pas un mot trop fort. C'est bien la chose la plus extraordinaire qui ait pu nous arriver, mais, il est là !

— Il est là ? Qui ça ? questionna Wintron.

— Le vampire qui a volé le corps de Joan !

Wintron fit un bond, et il fallut toutes les forces de Flo pour l'obliger ensuite à se tenir tranquille ! C'est qu'elle n'avait pas envie de recommencer une expédition destinée à sombrer dans le ridicule comme celle du début de la nuit, et qu'elle voulait être prudente avant tout.

— Pas de bêtises, dit-elle, le jour commence à paraître, il n'y a pas à songer à entrer maintenant dans ce cimetière sans être vus de lui. Il est peut-être armé et nous ne le sommes pas. Il a peut-être des complices cachés dans quelque coin ! Non, nous n'avons qu'une chose à faire, attendre qu'il sorte de là et le suivre de loin ! Il ne s'agissait que d'une panne d'électricité et le moteur n'a rien du tout, c'est sûr ! D'ailleurs, il est venu à pied et s'il n'a pas de machine non loin, il s'en ira de même et nous le filerons, tout simplement.

Wintron accepta sans discussion. Il avait une telle émotion que tout son corps tremblait. Le jour s'insinuait de plus en plus dans la nuit ; ils prirent le parti (afin qu'en ressortant, l'horrible bandit ne fût pas effrayé, s'il les voyait), de reprendre leurs places et de simuler le sommeil. L'un contre l'autre, comme tout à l'heure, ils attendirent donc. Au bout d'une heure, on entendit un pas un peu lourd, puis, l'être abominable parut. Il faisait encore sombre, mais il vit très bien la voiture. Heureusement, l'attitude des jeunes gens le tranquillisa. Wintron, qui l'observait entre ses cils, se dit qu'il ne pouvait reconnaître leurs visages, puisqu'eux-mêmes ne distinguaient pas le sien. Cependant, il eut un geste de colère, et refermant la porte partit de ce pas glissant qu'avait remarqué Flo. Deux minutes après, le bruit d'un moteur prouvait qu'il avait une voiture non loin et qu'il filait. Flo, qui avait couru à la grille, revint, sauta près de Wintron et lui dit :

— Il vient de déterrer un corps qu'il a laissé derrière la grille quand il nous a vus ! Vite, filons à sa suite...

Wintron avait déjà mis la voiture en marche à la manivelle, le moteur fonctionnait très bien et la grosse machine fonça en avant comme un obus. Ce fut, jusqu'à New-York, une course à la mort avec l'auto de l'homme noir qui allait comme un fou. Mais Wintron le suivit fort bien, quoique d'assez loin, pour ne pas lui donner l'éveil. Quand ils arrivèrent en ville, il faisait jour. La Packard inconnue qui marchait devant eux accomplit quelques détours, puis s'engagea derrière le Musée et s'arrêta devant la porte de l'impasse !

Le dernier doute des jeunes gens, en ce qui concernait l'horrible personnalité d'Igor, était maintenant levé. Ils venaient de voir son complice à l'œuvre !

(A suivre.)



ON RÉPOND



MA « NICH ». — (Enfin, oui ! Soyons tout de même bons pour les animaux ! S'il m'est permis de le dire ! L'est-il ?...) Malgré de généreuses intentions, vous vous trompez ; pendant la période des vacances, ce courrier est assuré par le même signataire ; H. Garat n'a encore tourné qu'un seul film à Hollywood, film en anglais, puis est revenu ensuite faire un séjour en France, où il vient de tourner *Une femme au volant* avec Isette Lanvin. Il n'y a aucune parenté, entre le petit Genevois des *Misérables* et Simone Genevois. Oui, vous aurez à Alger des almanachs *Ciné-Miroir* 1934. Pour le dernier paru, nous en avions manqué et il nous avait été malheureusement impossible de procéder à un second tirage.

M. ALBERT DELAPORTE, CHATEAUNEUF-DU-FAOU. — Préparez-vous à sangloter à petits coups convulsifs, mon cher lecteur ! Armand Bernard ne joue pas dans *le Million*, dont les principaux interprètes sont : René Lefèvre, Louis Allibert, Annabella, Vanda Gréville, Raymond Cordy, etc.

LUI ET MOUNE. — (Hum ! Intéressons-nous toujours à Mouné ! C'est le principal ! Quant à lui !...) Mes petits lapins, Cary Grant, de son vrai nom Archibald Leach, est Anglais, né à Bristol, célibataire, âgé de trente ans ; il tourne ordinairement à Hollywood ; vous pouvez lui écrire par notre intermédiaire (affranchir à 1 fr. 50).

LE REDON A AIMÉE GNIEU. — (Pour le coup, voilà qui est un petit peu hermétique, vous ne trouvez pas?... Mais ne nous malaxons pas les méninges, mes agneaux !...) Si, mon bon ami !... Dans *les Mystères de Paris*, Georges Lannes avait bien le rôle de Rodolphe et Huguette ex-Duflos, celui de Fleur-de-Marie. Si cela vous chagrine, j'en suis bouleversé, mais tant pis !... Louise Lagrange, pour sa rentrée au cinéma, vient de tourner *l'Homme mystérieux*, un film de court métrage.

FOU DE JEAN. — (???... Enfin, glissons !... C'est plus prudent !...) Le dernier film de Suzy Vernon est *Pour être aimé*. Elle n'est pas si âgée que vous dites, non. Lettres transmises. Comptez deux bons mois pour une réponse ici.

NICOLE. — (J'aime l'art... et Nicole ! Si je puis dire... petit jeu de mots à l'usage des gens qui cultivent la zoologie et les à peu près de qualité moyenne.) Adresses exactes pour les artistes que vous citez. Muratore est toujours maire de Biot, oui. André Roanne est divorcé.

CHOU-CHA-CHOU-20. — (Oh ! Oh ! Ça m'a l'air un peu bien « chinois » tout cela !... et au lendemain des hostilités de Mandchourie !...) Oui, ma toute belle, vous pouvez écrire aux artistes que vous citez par notre intermédiaire (affranchir à 0 fr. 50), nous transmettrons. Henry Garat a bien sur la figure la particularité que vous dites, mais cela ne se voit que lorsqu'il n'est pas fardé. N'importe comment, il n'a nullement été blessé dans un tremblement de terre. Vous en avez de bonnes, vous !...

RAYMOND AMOUREUX DE RAYMONDE ALLAIN. — (Soit ! Moi, vous savez, je transcris sans vouloir fourrer une moulécule de mon nez dans les drames passionnels qui pourraient s'ensuivre !) Raymonde Allain a tourné notamment *Rien que des mensonges*, *Ces rigolos*, *Iris perdue et retrouvée*. La Joyce de David Golder était Jackie Monnier. Gina Palermine ne tourne plus.

MARCEL MILVAUX, ÉPÉVILLE-HAM. — (Bon !... Et je l'espère aussi, vous êtes électeur et abonné au gaz ?... Ça va !) La principale interprète de *la Châtelaine du Liban* était Arlette Marchal. Les derniers films de Renée Héribel sont *le Triangle de feu* et *le Crime du chemin rouge*. Lettre transmise à Florelle.

FUMÉE D'OPIMUM. — (Quand je vous dis qu'avec des pseudonymes comme ceux-là je vais m'attirer sur le râble les as de la brigade mondaine, moi !...) Non, la femme de Jean Dehelly n'est pas une artiste ; elle a fait du journalisme cinématographique sous le nom de Simone Willy. Ils n'ont pas d'enfants. Demandez à notre administrateur les photos des artistes que vous citez. Envoi franco contre 3 fr. 50 ou 12 francs l'unité, suivant format. Je ne sais pas si Jean Weber à une auto. Par contre, la mienne, si cela vous intéresse, c'est un 12 CV Olida !

BIBI, ACTEUR DE CINÉMA. — (Bravo ! Bravissimo !... Applaudissons toujours de confiance, mes petits gars ! Ça lui fera plaisir !...) Georges Milton, mon cher correspondant, mesure 1 m. 54 et je ne vois aucun empêchement péremptoire à ce que l'on fasse une belle carrière théâtrale avec 1 m. 65. Pour ce qui est d'être « casé » dans une firme cinématographique, comme vous dites, c'est une autre paire de « planches » oserai-je risquer !... Écrivez aux directeurs de studios de Nice et de la région parisienne, dont les adresses figurent au Bottin, vous verrez bien !

LA VÉRITÉ TOUTE NUE. — (Ciel ! Juliette ! Donnez-moi au moins un masque de velours noir pour cacher pudiquement la rougeur de ma honte !...) Vous trouverez sans doute chez Salabert, 22, rue Chauchat, l'air italien de *Fra Diavolo*. Quant à la chanson de *Coquecigrole*, je ne sais pas.

Aptitudes



— Alors Madame, votre fille a réellement des dispositions pour le cinéma ?
— Je le pense bien, Monsieur ! elle y est fourrée du matin au soir.

ARNAUD MOYEN. — (Vous avez rudement raison d'être un Arnaud « moyen » ! Vous avez des chances de passer inaperçu, ce qui est appréciable quand il y a des marrons et à recevoir et pour la peinture des souliers, notamment ; ça simplifie tellement les choses !...) L'incendie de *Barcarolle d'amour*, mon cher seigneur, a tout simplement été réalisé en mettant le feu à des décors dans un terrain vague préparé à l'avance. L'artiste dont vous parlez a une cinquantaine d'années. Le titre du prochain film de Georges Milton n'est pas encore fixé.

RATHÉ PATAN. — (Ah ! Ah ! Ingénieux, n'est-ce pas ?...) Mon cher lecteur, je ne puis vous dire l'âge des artistes françaises, mais celle qui vous intéresse particulièrement a une trentaine d'années, tout au plus, et non quarante-cinq ans comme vous le supposez. Vous êtes trop généreux ! A ma connaissance, il n'est pas question de tourner *le Secret du légionnaire*.

ZIZI, ZOUZOU ET ZÉZETTE FONT DES BLAGUES ! — (Qu'est-ce qui m'a fichu une espèce de consortium pareil ?... Baptiste ! Apportez-moi donc ma fourche en acier de Tolède !) Le prochain film d'André Bauge ? Ce sera sans doute *le Barbier de Séville*. Dans le rôle d'Hélène Faraday de *Blonde Vénus*, vous avez vu Marlène Dietrich. Vous pouvez obtenir les photos des artistes que vous citez de deux manières : 1° en les demandant par notre intermédiaire aux artistes eux-mêmes (affranchir à 0 fr. 50), ils vous les enverront sans doute avec leur signature, et, si vous avez une veine de pendants, avec un bout de dédicace ; 2° ou bien, en les demandant à notre administrateur, qui vous les adressera franco contre 3 fr. 50 ou 12 francs, suivant format mais sans être dédicacées. Le rôle de M^{me} Landry dans *la Route est belle* était interprété par Mady Berry.

LA BOBINE SANS FIN. — (Oui, et naturellement, une sale bobine, bien entendu !...) Lettre transmise à Lilian Harvey. Rudolph Valentino avait trente et un ans quand il est mort.

M. ADOLPHE CAVALLINI, AGAY (VAR). — Cher monsieur, je nage dans la béatitude en apprenant que vous avez ouvert un restaurant destiné particulièrement aux artistes de cinéma et que vous m'offrez aimablement de fêter cet heureux événement le verre en main. Mais je ne vois vraiment pas en quoi je puis vous être utile en l'occasion, car ce journal ne se livre à aucune publicité.

CINÉ-MIROIR

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 18, rue d'Enghien, Paris

ABONNEMENTS :

France et Colonies :		Etranger :	
1 An.	38 fr.	1 An. ..	55 fr. B 70 fr.
6 Mois	20 fr.	6 Mois..	30 fr. B 36 fr.

Tous les vendredis : le numéro, 75 centimes

Paris. — Maurice Bernard, impr.-gérant, 18, rue d'Enghien. 1

UNE ÉTRANGÈRE. — Ça ne fait rien, venez !... Ici, nous pratiquons une hospitalité des plus écossaises. C'est pour dire !... Je ne comprends pas pourquoi je ne vous aurais pas répondu si j'avais reçu vos lettres, chère lectrice, mais avez-vous bien suivi attentivement ce courrier ? C'est la deuxième adresse que vous indiquez qui est la bonne, pour Jean Angelo ; ce dernier a subi une opération assez sérieuse, oui, mais, enfin, il va beaucoup mieux à présent ; vous le reverrez dans *Colomba* qui vient d'être terminé ! Nous avons publié à maintes et maintes reprises des photos et des articles sur Angelo dans *Ciné-Miroir*.

J'AIME GISELE ET MONTER A CHEVAL ! — Soit, mais n'allez pas vous tromper et... et... offrir à Gisèle le foin destiné à votre cheval ! Ce sont là des choses qui, entre gens bien élevés, ne se font pas !... Dans *Rien que des mensonges*, rôle de Villecourt, vous avez vu Jacques Maury. Oui, c'était bien Carmen Boni qui montait à cheval dans *la Femme en homme*.

PETITE MAROCAINE. — (Ah ! là ! là !... Si cette enfant insistait beaucoup, rien que pour lui faire plaisir, je sens que je remplirais dans les gommiers du Taïlalet, tenez !...) On avait tout de même transmis votre lettre à Jean Murat, parce que nous sommes d'une mansuétude qui confine à la déliquescence, mais n'y revenez plus avec vos timbres à la graisse de saute-relles frites !... Quand on mesure les artistes, douce almée, c'est sans talons, comme les conscrits, à la toise. Allez, zou !...

NAPPE AUX LÉONS, PRINCES ASSYRIENS. — (Euh !... euh !... la seule excuse de ce petit dévergondé, mess-dames et messieurs, qui se lance dans les jeux de mots, c'est d'être de Syrie, d'Alep, exactement !... Alors, n'est-ce pas, on lui pardonne !) Alep !... si je puis dire, et ne pêchez plus !... Norma Shearer a vingt-neuf ans ; Lilian Harvey, vingt-huit ans ; Gary Cooper, trente-deux ans. Ces trois artistes tournent à Hollywood. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les firmes allemandes de cinéma. Quant au nom exact de la U. F. A., c'est Universum Film Aktiengesellschaft. (Ouf ! il est permis de respirer, à présent !...)

SACRÉ BACHOT. — (Ah ! on peut le dire, allez !... quand je pense aux beaux fonds de culotte usés pour ce misérable bout de parchemin, c'est à vous dégouter, tenez !...) Merci pour vos tuyaux concernant Elissa Landi. Arlette Marchal n'a pas tourné pendant longtemps, mais je pense que c'est parce qu'elle l'a voulu, car son intention, si mes souvenirs sont exacts, était bien d'abandonner l'écran. Heureusement, femme variée !... En tout cas, elle n'est liée par contrat avec aucune firme particulière, en ce moment.

D. DU SOIR. — (C'est cela ! Je ne sais trop ce que représente ce « D », mais soyons un peu poétique !...) Jean Angelo vient de tourner *Colomba*, que vous verrez certainement à l'écran au cours de la saison prochaine. Pendant qu'il tournait les extérieurs de ce film en Corse, il s'est trouvé malade et contraint de subir une opération ; mais le voici bien remis à présent et il se porte à merveille. Merci pour lui !

POPÉE ! — (Eh !... Popée !... crierais-je, écrasé sous cette grandiose évocation de la Rome antique !...) Vous reverrez, la saison prochaine, *le Signe de la Croix* passer dans d'autres salles que celles de l'exclusivité ; on retrouvera Frédéric Marsh dans *Princesse Nadia* et *l'Aigle et le Vautour*. L'artiste féminine dont vous parlez a vingt-huit ans ; je ne puis vous en dire plus sans risquer de donner à notre règlement une entorse dont il resterait boiteux, ce qui serait bien dommage !...

RAMONETTE. — (Allons-y pour l'entreprise de « Ramona... » si vous voulez !...) Lettre transmise à Novatto, qui est de retour à Hollywood, où il tourne aux studios Metro Goldwyn ; il a trente-quatre ans ; taille 1 m. 72 ; célibataire ; il a plusieurs frères et sœurs.

S. O. S. !... — (Bougre ! mais c'est que cela m'a tout l'air d'un naufrage !... Veine !... depuis le temps qu'on n'avait pas rigolé un peu !...) Il n'est plus du tout question du mariage de Préjean, si toutefois ce projet a jamais été autre chose qu'un canard lancé d'une main sûre ! Préjean a fait à l'écran d'excellentes créations, oui. Son dernier film est *Toto*, avec Renée Saint-Cyr, Jim Gérald, Félix Oudart, etc. ; il doit tourner ensuite *Caprice de Princesse*, avec Marie Bell. Georges Rigaud est âgé de vingt-cinq ans ; cheveux châtain foncé ; taille, 1 m. 77 ; célibataire. On l'a vu dans *14 Juillet*, dans *Une Idylle au Caire*, avec Renata Muller et il vient de terminer *Son Altesse impériale*, avec Marie Glory. J'ignore la marque de voiture de Préjean : je me demande si ce ne serait pas une conduite intérieure Julien Damoy.

NICOLETTE. — (Ma foi !... à tout prendre, j'aime autant ça que « Nicolas » !... En avant !... et tous en chœur, pour Nicolette !...) Mary Pickford a quarante ans. Je ne connais pas le vrai nom de Mona Goya, mais il vous est toujours loisible de le lui demander vous-même par notre intermédiaire. Anny Ondra a épousé, en effet, le champion de boxe Max Schmeling.

JEAN CAMERA.

Tous les Vendredis: 75 centimes
Rédact. et Administr.: 18, rue d'Enghien.

ÉDITÉ PAR
Le Petit Parisien

Douzième Année. — N° 441
15 SEPTEMBRE 1933

Ciné-Miroir



Une attitude de ROSINE
DERÉAN dans LAC AUX
DAMES, le nouveau film
qu'achève Marc Allégret,
pour la SOCIÉTÉ PARI-
SIENNE DE PRODUCTION.

Scanned from the collection of
Eric Smoodin

Digitization completed by



www.mediahistoryproject.org

Sponsored by the ACLS Digital Extension Grant,
"Globalizing and Enhancing the Media History Digital
Library" (2020-2022).

